

La volonté de pureté d'après Bernard-Henri Lévy et Pascal Bruckner

Gaëtan Brulotte

Volume 37, numéro 4 (220), août 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1995). Compte rendu de [La volonté de pureté d'après Bernard-Henri Lévy et Pascal Bruckner]. *Liberté*, 37(4), 142–157.

LIRE EN FRANÇAIS

GAËTAN BRULOTTE

LA VOLONTÉ DE PURETÉ D'APRÈS BERNARD-HENRI LÉVY ET PASCAL BRUCKNER

Bernard-Henri Lévy, La Pureté dangereuse, Paris, Grasset, 1994, 304 pages ; Pascal Bruckner, La Tentation de l'innocence, Paris, Grasset, 1995, 313 pages.

Bernard-Henri Lévy et Pascal Bruckner ont au moins en commun d'être de ces rares intellectuels français contemporains qui ne cessent de s'interroger sur la démocratie, sur les principes qui l'animent, les mécanismes qui l'effritent ou la conservent. Pour ce faire, ils tiennent sous l'acuité de leur regard critique tous les phénomènes d'époque ou les signes dans l'air du temps qui sont porteurs d'inquiétude.

Depuis la défaite du communisme, la démocratie s'affadit et Pascal Bruckner a déjà consacré tout un livre à ce sujet, *La Mélancolie démocratique**. Tous les deux y reviennent ici, dans deux ouvrages majeurs qui paraissent à quelques mois d'intervalle, pour déplorer la progressive disparition des conflits d'opinion, l'affaissement

* J'ai déjà présenté ici même le travail antérieur de Pascal Bruckner. Voir « L'Esprit d'examen de Pascal Bruckner », *Liberté* 193, février 1991, p. 153-158.

des grandes questions, l'extinction des débats d'idées. Un unanimisme épais tient lieu de vie de l'esprit et de vie civique. Or il importe de penser la démocratie, car une démocratie qui ne se pense pas est condamnée. Les sociétés de consensus sont des sociétés où la politique s'éteint, où s'enracinent les plus redoutables monolithismes.

Après la chute historique et tant attendue du mur de Berlin le 9 novembre 1989, tous les espoirs étaient permis. La mort du communisme inaugurait une nouvelle ère de coopération entre les peuples et complétait le développement du village global. Mais l'après-communisme a ses cauchemars. L'actualité pullule de tragédies nouvelles. La guerre de Bosnie, le génocide rwandais, l'intégrisme islamique qui embrase l'Algérie, entre autres, et qui proscriit Rushdie ou Nasreen, sans parler de la désespérante situation haïtienne qu'aucun n'aborde ici, voilà autant de barbaries qui enfièvrent le monde de l'an 2000. Nous vivons des temps de convulsion, de persécution, d'extermination, où prolifèrent les sectes et les fanatiques. Tout à l'ivresse postcommuniste, il ne faut pas se leurrer, mais au contraire sonner l'alarme en ce désarroi qui fond sur nous.

Par où commencer ? D'abord en recensant les barbaries et en partant à leur chasse. Bernard-Henri Lévy va ainsi des vastes pourrissoirs d'Afrique, qu'on croyait à jamais désertés par les vents de l'Histoire, aux enclaves cernées, étouffées et massacrées de l'ex-Yougoslavie. Il brandit aussi les menaces qui pèsent sur nos démocraties, à travers des figures emblématiques inquiétantes, comme celle de Jirinovski, le fou de la sainte Russie qu'il voudrait voir purgée de la peste judéo-occidentale ; comme le retour fasciste en Italie ou la montée de l'extrême droite en France. Le philosophe voit apparaître un nouveau personnage, celui de « l'homme intact », version contem-

poraine de l'homme nouveau des révolutions d'antan. Cet homme intact, qui est-il en fait ? Il est nationaliste, xénophobe, populiste et fasciste.

De ce voyage douloureux dans le *Nuit et Brouillard* de notre temps, Lévy revient avec une catégorie conceptuelle lumineuse qui rassemble Kigali, Moscou, Sarajevo, Téhéran et Oran : la volonté de pureté.

Avec la volonté de puissance et la volonté de savoir, il faut donc désormais considérer la volonté de pureté comme une catégorie à part entière de l'entendement politique moderne. Car la pureté dont il s'agit n'est pas celle des moralistes, des mystiques ou des sentiments (par opposition au mensonge) : c'est une pureté politique qui cherche à s'imposer à tous et c'est le maître-mot effrayant d'une idéologie qui croît, hélas, partout sous nos yeux et qui se nomme l'intégrisme. Le modèle monstrueux nous en vient, bien sûr, de l'Islam, mais il y a eu de tristes précédents dans l'histoire, notamment avec le nazisme et sa recherche de la virginité aryenne perdue, ainsi qu'avec le communisme et ses épurations totalitaires : ces idéologies étaient des intégrismes. De nos jours, on en reconnaît de nouvelles formes dans le fondamentalisme hutu (appliqué à l'extermination des Tutsis), le panslavisme à la Jirinovski épuré de ses « foyers infectieux » ou le nationalisme topomane caractérisé par la recherche maniaque d'un sol où se cristallise et s'épuise l'identité d'un peuple.

L'observation des grands mouvements sociaux et idéologiques amène Bernard-Henri Lévy à échafauder des prédictions qui font trembler : l'intégrisme sera au XXI^e siècle ce que le totalitarisme a été au XX^e siècle.

Qu'est-ce qui caractérise l'intégrisme et la volonté de pureté qui l'anime ? Voici ce fléau résumé en quelques traits. L'intégrisme croit en une bonne communauté, en une société harmonieuse où règne l'ordre, sans aucune

opposition. On y rêve d'unité, on promeut le fantasme unanime, on œuvre à instaurer une société débarrassée de toute impureté. C'était le trait de la société sans classes des léninistes et du *Volk* réconcilié des hitlériens ; on le retrouve dans le rêve d'une grande Serbie qui participe d'une exclusion ethnique de tous les non-Serbes, d'une nécessité de séparer et d'épurer, ou dans celui d'une grande Russie sans souillure, nettoyée des factions ethniques, ou dans celui d'une Algérie sans étrangers perturbateurs, ou encore dans le fantasme détergent d'un Le Pen qui, pour accompagner sa campagne électorale de 1995, a fait distribuer des savons publicitaires pour « la grande lessive » de la France. Dans l'intégrisme, on ne croit pas au péché originel, qui est ineffaçable, car alors la quête de la pureté serait inutile. On croit à une innocence première qui aurait été corrompue par la suite. Qui dit intégrisme dit aussi primitivisme, retour aux commencements mythiques de l'humanité. La Nature y est considérée comme sainte et bonne, lieu par excellence de la pureté originelle. On cherche par conséquent à la réintégrer pour se réinstaller dans un état de pureté. On croit également qu'il y a un Texte fondateur, traité comme référence absolue et aussi comme Nature, puisqu'il en a toutes les caractéristiques : pureté, virginité, inaltérabilité.

Comment l'Occident doit-il combattre l'internationale intégriste, sa plus grande menace ? D'après Bernard-Henri Lévy, les démocraties sont mal préparées pour cette action. Faute de politique articulée, les seules réponses qu'on ait proposées jusqu'ici sont les casques bleus et l'aide humanitaire aux populations victimes. Or le philosophe s'empresse de dénoncer l'aberration kafkaïenne qu'est le casque bleu : soldat désarmé, sentinelle devenue cible, il fait partie d'une armée transformée en humanitaire et en administrateur qui

comptabilise les dégâts de part et d'autre dans des registres qui ne serviront à personne. C'est une situation d'absurdité, d'impuissance et d'humiliation.

Prolongée par Pascal Bruckner, la thèse de Bernard-Henri Lévy consiste aussi à critiquer la réaction humanitaire, jugée indigente, critique qui secoue la bonne conscience que l'on se donne trop facilement sous ce couvert. Comme le dit Bruckner, l'humanitaire est le visage moderne de l'abstention. C'est, ajoute Lévy, l'État transformé en Croix-Rouge, c'est une médecine douce dont l'objectif n'est surtout pas d'arrêter les massacres, mais de soulager les victimes. On semble ainsi dire : « Chers bourreaux, ne vous en faites pas, continuez de massacrer, nous ferons le reste, nous rangerons après votre passage, nous nous occuperons de ramasser les corps et de faire disparaître le sang, nous apporterons sandwiches et couvertures aux survivants, nous soignerons les blessés à la porte des camps. » À la limite, l'humanitaire remet les victimes sur pied pour les renvoyer sous les balles des bourreaux.

L'humanitarisme procède aussi d'une vision vitaliste du monde selon laquelle tous sont égaux devant la mort. Massacrés et massacreurs ont droit au même traitement neutre. Il faut soustraire tous les êtres à la mort, y compris les animaux, nous rappelle Bardot, qui envoie à Sarajevo des tonnes de viande à chien. Ne nous embarquons pas des exactions des massacreurs, ne les considérons pas comme des sujets, comme des êtres de langage et de pensée, responsables de leurs actes. Ce sont des corps comme les autres, c'est-à-dire de la chair, à peu près comme les animaux, dont il faut s'évertuer à entretenir le principe de vie à tout prix. On pourrait dire en fait que l'humanitaire traite la situation de guerre comme un état de famine qui frapperait indifféremment tout le monde. Or, commente Bernard-Henri Lévy, il importe

de ne pas entretenir l'illusion d'une humanité uniformément souffrante et de laisser au moins aux victimes leur ultime dignité au cœur de leur enfer en les traitant comme des sujets que d'autres sujets bafouent.

Enfin l'humanitaire sert aussi d'observatoire, avec l'armée bavarde et voyeuriste des journalistes de la souffrance qui l'accompagne et transforme l'horreur en opération à grand spectacle : on met ainsi en scène le grand show de la détresse humaine. Et là-dessus, Bruckner analyse plus longuement, et avec justesse, les problèmes que pose cette invasion des médias. Il montre notamment l'anesthésie que ces derniers suscitent chez les spectateurs de la cruauté universelle. Certes les médias créent l'événement, mais aussi l'usent. Le règne de la surexposition en enfilade des horreurs, entremêlées de nouvelles futiles sur le dernier défilé de mode ou sur un nouveau modèle de voiture, par exemple, sans parler des interruptions publicitaires (du moins en Amérique), tout cela est générateur de nivellement et d'accoutumance et fait reculer le seuil du supportable. On ne peut pas non plus donner à avaler l'ensemble des nouvelles du globe sans provoquer une réaction salutaire de rejet. On ne peut demander au spectateur de porter à lui seul l'humanité endolorie sur ses épaules : nos capacités d'absorption ne suffisent plus. La saturation qui en résulte nous oblige d'ailleurs, soit au survol, soit à la sélection, c'est-à-dire à deux inhumanités. En outre, et cela aurait pu être abordé davantage parce que c'est capital, notre intérêt pour le malheur des autres est inversement proportionnel à la distance qui nous sépare d'eux : un mort chez soi est un drame, dix mille outre-mer, une statistique abstraite. Les médias classent les tragédies en fonction de cette distance sentimentale. Le génocide qui atteint un peuple marginal au regard de l'histoire se voit banalisé dans de brèves évocations à

côté, par exemple, d'une centaine d'Américains qui perdent la vie dans un acte terroriste, comme ce fut le cas récemment à Oklahoma City, parce qu'alors on s'acharne sur le petit écran et dans la presse pour en parler pendant des semaines comme de la catastrophe du siècle. Cet autre effet médiatique entraîne une hiérarchisation des humains selon laquelle un des nôtres vaut beaucoup plus que cent des leurs, la mort d'un seul Américain, pour poursuivre avec cet exemple, méritant plus d'attention médiatique que celle de millions de Rwandais.

Au surplus, les horreurs passées des deux dernières guerres, l'holocauste, le Goulag, les atrocités du Vietnam, le génocide cambodgien servent de point de référence et introduisent ce que j'appellerais un snobisme de l'horreur : les événements du jour ne sont en général rien en comparaison des gravissimes stigmates historiques et donc, comme ce n'est pas aussi grave, on fait la moue et on zappe.

Enfin, n'oublions pas les primes accordées aux chasseurs d'horreurs, aspect qui aurait mérité plus d'attention ici : les photographes de la douleur, comme en témoigne l'un d'eux, Claude Constance (Prix Nicéphore Niepce 1993), ne sont-ils pas souvent à la recherche du meilleur cliché de la souffrance, ne font-ils pas de la mise en scène froide au milieu de l'enfer, ne passent-ils pas des heures à cadrer un mourant pour pouvoir gagner le prix de l'image la plus émouvante ? Se souvient-on du cas de cette fillette prise dans des décombres et dont on a filmé l'agonie, sans l'aider, en espérant qu'elle crève sous les caméras ? Les journalistes participent aussi à la transformation du réel le plus intenable en un spectacle esthétique qui ne fait qu'ajouter à la cruauté existante.

Autrement dit, la médiatisation des horreurs ne suffit assurément pas non plus à les éradiquer de la

planète. Comme le casque bleu et l'humanitaire, le journaliste contribue à l'escalade.

Mais que faire ? La guerre, semble-t-on suggérer ici, l'intervention armée la plus radicale. Ne dit-on pas que si on avait déclaré la guerre plus tôt à Hilter, il y aurait eu moins de morts.

Mais la guerre ne règle pas tous les problèmes. Car il n'y a pas que l'intégrisme du dehors que l'Occident doit combattre, il y a aussi celui du dedans. La volonté de pureté apparaît en effet dans les divers révisionnismes qui sévissent dans nos sociétés et selon lesquels la mémoire, qui devient passion de soi jusqu'à la religion, cherche à redonner à une communauté l'identité qu'elle n'a plus ou n'a jamais eue. On réécrit l'histoire d'une manière nationaliste, ethnocentrique ou sexocentrique. Soit, par exemple, la construction mythomane roumaine d'après laquelle l'ancestrale « race dace » serait à l'origine de toutes les inventions, des nombres et de l'imprimerie à l'Amérique avant Colomb et à la cybernétique. Soit encore l'afrocentrisme qui se développe dans les milieux universitaires américains, selon lequel tout ce que l'Europe tient d'important dans son histoire et dont elle s'enorgueillit viendrait en fait d'Afrique, de la philosophie d'Aristote volée aux Égyptiens à l'astronomie et à la géométrie, de la médecine à l'architecture, de l'alphabet romain aux instruments de mesure du temps. Soit enfin le féminisme, que Pascal Bruckner attaque davantage de front, ici, en des pages cinglantes et courageuses, qui ramène tout exclusivement aux femmes et à une vision sexocentrique de l'histoire. Dans sa version américaine radicale, le féminisme nourrit les pires rêves purificateurs du siècle, d'après nos deux penseurs, quand il imagine une société débarrassée à jamais de l'hétérosexualité et des hommes.

Une telle mémoire obsédée par le fondement est justement fondamentaliste. Une telle mémoire travaillée par cette nouvelle épuration qui consiste à tout ramener à soi, nous plonge carrément dans l'intégrisme.

Enfin, il y a la mémoire haineuse, qui, comme dans le conflit bosniaque, au lieu de prévenir le meurtre de masse n'aide qu'à en perpétrer de nouveaux : d'après Bruckner, les Serbes ne font que cela, convoquer leur passé de victimes aux mains des Croates, des Bosniaques et des Albanais, pour justifier leur vengeance présente et leurs actuelles atrocités de bourreaux. Toutes proportions gardées, on pourrait sans doute en dire autant des féministes et des groupes minoritaires, qui entretiennent une mémoire d'opprimés pour mieux maintenir la guerre des sexes et développer de nouveaux réseaux discriminatoires qui divisent nos sociétés.

À l'obsession de la pureté qui habite dangereusement nos murs s'ajoute un climat de censure et d'ordre moral qui fait mettre au pilori, par exemple, les photos de Mapplethorpe aux États-Unis ou boycotter la revue *Playboy* au Canada et qui triomphe, d'une manière presque disproportionnée, chez les petits juges en France dans leur lutte contre la corruption et, pourrait-on ajouter, au sein des commissions d'enquêtes sur le passé des hommes publics aux États-Unis.

Partout, dans nos propres démocraties, on aspire à une société purgée du mauvais argent, comme du mauvais agent. La volonté de pureté nous gagne.

Dans tout cela, comment ne pas voir le rêve d'une société devenue enfin « bonne communauté », comme dans l'intégrisme. Les deux philosophes s'en prennent encore, avec une joie féroce manifeste, à la *political correctness* américaine qui fait tant sourire les Français, ainsi qu'à ses injonctions linguistiques, souvent venues encore une fois des féministes, à changer *chairman* en

chairwoman, séminaire en ovulaire, *history* en *herstory*, handicapé en *physically challenged*, etc. D'après l'auteur de *La Pureté dangereuse*, on revient là à l'un des intégrismes les plus féroces du XX^e siècle, celui de Pol Pot qui est allé jusque dans les têtes, au fond des cœurs, dans les zones les plus refoulées pour trancher tout à la racine. Il a changé la langue, proscrit des mots et inventé d'autres, attaqué le désir dans son intimité, imposé la chasteté aux uns, réglementé la copulation des autres, etc. Bref tout, c'est-à-dire un maximum de barbaries, pour un maximum de pureté.

Comment peut-on efficacement combattre cet ennemi numéro un qu'est l'intégrisme qui se met à grouiller autour de nous, et comment empêcher les ravages de la volonté de pureté de sévir jusque chez soi ? Avant tout par l'exercice soutenu de la pensée, ce qui implique qu'on croit à l'importance de la philosophie et que les distances critiques, contestataires, dérangeantes, et donc « impures » de l'intellectuel aient toujours droit d'être dans la cité, sans aucune condition. Ce n'est certes pas par hasard que les intellectuels sont assassinés en Islam et que les universités sont détruites. Ensuite, accepter que le monde soit incurable, arrêter de se bercer d'illusions. Refuser le postulat d'une bonne nature et d'une bonne origine et cela dans tous les domaines, en esthétique autant qu'en politique. Cela revient à combattre, par exemple, les terrorismes artistiques qui se réfèrent à un modèle à suivre et imposent leur manière de faire comme étant la seule bonne. Cela revient aussi à accepter que rien ne fonde ni ne garantit la démocratie : pour vraiment contredire le credo intégriste de la bonne communauté, il faut reconnaître le caractère imparfait de la démocratie, mais aussi aller jusqu'à admettre que sa propre nation n'est jamais la bonne et, par conséquent, donner congé à cette idolâtrie de la nation qu'est le

nationalisme, car, dans tout nationalisme, il y a une forme de pureté dangereuse qui s'aveugle sur la richesse des influences et des échanges. Concrètement, cette attitude se traduit par le fait de tenir sa culture et sa langue pour des lieux non de fixation mais de traversée, par la renonciation au mythe de la pureté et de la propriété des langues et des cultures pour accueillir la plus grande quantité d'impropriété et de désordre. Un cosmopolitisme raisonné devient alors la conséquence logique d'une stratégie de résistance à l'intégrisme.

Contre l'intégrisme, il faut encore faire le deuil de la Vérité. La Vérité une, certaine, révélée, n'existe pas pour un démocrate. « La liberté n'est possible que si la vérité ne l'est pas », formule lapidairement Bernard-Henri Lévy (p. 264). Il faut de toute urgence revitaliser les débats qui font la respiration même de la démocratie. Comme disait Montesquieu, un régime est à l'agonie quand on n'y entend plus le bruit d'aucun conflit. Voilà pourquoi Bernard-Henri Lévy considère comme essentiel à la survie de la démocratie que l'on retrouve le sens de la lutte des classes, dont le marxisme, en bon intégrisme qu'il était, souhaitait plutôt la disparition.

Les réflexions de Pascal Bruckner, dans *La Tentation de l'innocence*, sont souvent très proches des propos de Bernard-Henri Lévy. Les deux se complètent d'une certaine façon. Les positions de Bruckner, qui sont toujours éclairantes, se situent davantage dans une tradition qui se veut très critique de la société actuelle dans son quotidien, tradition dont un Lipovetski serait le représentant le plus connu et duquel l'auteur de *La Tentation de l'innocence* tient à se démarquer. Bruckner appelle innocence cette maladie de l'individualisme contemporain qui consiste à vouloir échapper aux conséquences de ses actes, à jouir de la liberté sans en souffrir aucun des inconvénients. Cette tentation lorgne dans

deux directions : l'infantilisme et la victimisation, deux manières de jouer à l'innocent et de fuir la difficulté d'être, deux stratégies de l'irresponsabilité bienheureuse. La première combine une demande de sécurité et de prise en charge avec une volonté d'insouciance sans la moindre obligation. La seconde consiste à se faire passer pour malheureux même si on ne traverse aucune épreuve particulière. Voilà deux pathologies de la modernité, le refus de grandir promu en valeur désirable et le culte du misérabilisme au cœur de la prospérité, que Pascal Bruckner s'emploie à diagnostiquer dans les comportements de la vie quotidienne, au sein d'une société de consommation gavante et divertissante.

Non seulement l'empire du consumérisme et de la distraction qui est le nôtre engendre un devenir infantile fait d'exquise déchéance et de délectable facilité, mais on érige encore la régression en mode de vie à travers l'exaltation benête et sans borne de l'enfance. Ce n'est pas l'intention de l'essayiste de nier les vertus du regard neuf qu'un « petit prince » apporte au monde dans lequel il vit. Mais nous traversons une période de véritable idolâtrie de l'enfance. Tout ce qu'un gamin dit ou fait de nos jours tient de l'Originalité (et vient de l'Origine), de la Vérité nue (et comme révélée), de la Nature spontanée (et bonne), c'est-à-dire de la Pureté même. Le Divin Enfant semble déjà traité en « homme intact ». Et les moindres niaiseries puériles, dit Bruckner, sont vénérées comme un trésor de profondeur et un abîme de poésie sauvage. On n'hésite pas à confier au moins mature le soin d'instruire l'adulte, car, comme ce dernier est un arriéré, c'est connu, il doit sans cesse se régénérer dans le berceau des premières sagesses du monde. Bruckner excelle à ironiser sur l'impérialisme poupon qui fait qu'on laisse les petits chéris nous régenter en bavettes et layettes. Nous subissons ainsi l'Âge d'Or des couches

et des culottes courtes. Et, intégrisme puéril oblige, malheur à l'adulte inconséquent qui oserait ramener à des proportions réalistes ce nouveau dieu, car autour de lui on a fabriqué une oasis de jouvence où puiser des exemples illimités d'irresponsabilité.

Autre invitation à l'immatunité, l'enfance est aussi considérée comme une seconde candeur qu'il convient de cultiver jusqu'à la vieillesse et le plus tard possible, l'idéal consistant à mourir enfant. L'enfance prolongée dans l'adulte est gage de renouvellement contre la vie pétrifiée et fossile. La posture enfantine devient alors une grâce divine qui non seulement brise la carapace des habitudes et conserve jeune l'esprit le plus sénile, mais aussi maintient perpétuellement dans l'insouciance.

Pascal Bruckner exerce sa verve la plus caustique sur ce phalanstère du bonheur et de la régression obligatoires qu'est Disneyland (surnommé Cuculand) : voilà encore un autre paradis de la pureté qui élimine le monde extérieur et où il suffit de mettre des oreilles de Mickey aux noirceurs de la vie pour que rien ne pèse plus et que plus rien n'ait d'importance. C'est un lieu de divertissement typique de la modernité qui infantilise toute personne qui prétend avoir l'âge de raison.

L'autre stratégie d'irresponsabilité consiste à jouer la comédie du maltraité, à rêver de devenir martyr, à sombrer dans le nouveau conformisme du gémissement. À force de vouloir se constituer en objet d'apitoiement, on en vient à souffrir de tout, y compris d'être en santé, tant on ne sait plus de quoi se plaindre et tant on cherche des responsables extérieurs à nos actes et à notre simple fait d'exister.

L'autovictimisation devient exemplairement galo-pante dans la folie contagieuse des procès pour un oui et pour un non qui font la triste célébrité du système judiciaire américain. Faits réels que pourrait avoir cités

Bruckner : une femme ivre tombe dans un escalier en sortant d'un restaurant : elle intente une poursuite contre l'escalier et gagne ; une fillette a un rendez-vous avec un garçonnet qui lui pose un lapin : elle le traîne en justice pour le prix de la robe, prétendument achetée pour la circonstance, et elle l'emporte ; les fabricants d'escabeaux tiennent à indiquer clairement qu'on peut en tomber et se faire mal, sinon ils risquent d'être accusés de négligence criminelle. Les concepteurs de micro-ondes doivent indiquer que leur appareil ne doit pas servir de séchoir pour chiens ni de chauffe-berceuse pour les bébés, sinon... Chacun se pose en martyr et semble chercher le moindre prétexte imaginable pour ne pas prendre ses responsabilités les plus élémentaires face à ses propres actes.

Dans le victimaire contemporain, le problème du harcèlement sexuel occupe une place sensible. En Amérique en particulier, c'est devenu une obsession collective qui empoisonne les rapports hommes/femmes. Et encore là, c'est toujours à sens unique, comme si la sexualité était le propre de la partie mâle du monde et comme si la violence était une prérogative purement masculine. Un film à succès récent, *Harcèlement*, montre justement enfin l'envers des choses : une femme qui harcèle son employé. Par ailleurs, selon une étude du *Washington Post* citée par Bruckner, les victimes de violences conjugales aux États-Unis entre 1975 et 1985 auraient été majoritairement des hommes, qui, parce qu'ils sont prisonniers de leurs préjugés phallocentriques, refusent d'admettre ce fait, comme de porter plainte (p. 201). Au lieu d'entretenir une stérile guerre des sexes, où c'est toujours le même côté qui joue au martyr et se déresponsabilise de tout, Bruckner propose des solutions d'équilibre, de cohabitation, de réciprocité, de haute civilisation pour tirer force des différences, sans sacrifier aux efforts de parité. Là-dessus, en douceur des mœurs, il semble que le

Nouveau Monde ait tout à apprendre de l'Ancien Monde.

Mais de tous les grands victimologues du siècle, ce sont sans doute les Serbes qui, d'après Bruckner, font preuve d'une ingéniosité sans précédent. Ils occupent une place singulière parce qu'ils ont réussi à se travestir en suppliciés pour justifier leur nettoyage ethnique. Ils se sont employés au rappel de leurs horreurs de victimes pour effacer leurs crimes du présent. Ils se plaignent aussi d'être victimisés sous le feu d'une exécution universelle et d'être l'objet de complots de désinformation. Sur ce conflit, toujours, hélas, d'actualité, Bruckner rejoint les positions anti-serbes tout aussi tranchées de Bernard-Henri Lévy et, comme lui, dénonce les demi-mesures prises par la communauté internationale.

Pascal Bruckner est cependant, globalement, plus optimiste que Bernard-Henri Lévy sur l'avenir de l'humanité. Ce dernier semble adopter les visions les plus noires de la science-fiction française contemporaine, telles celles qu'a représentées Julia Verlanger (alias Gilles Thomas), selon lesquelles la haine est inhérente à l'être humain. Bernard-Henri Lévy croit en effet à sa récurrence cyclique, éternelle, inépuisable. Le risque imminent de dissolution du lien social lui fait aussi entrevoir la fin des villes, qui seront la proie des mafias et des ghettos, et la prolifération des guerres civiles. Il prévoit même la pulvérisation des États et annonce ni plus ni moins la fin du monde comme proche. Pascal Bruckner, quoique sans illusion lui aussi, n'a pas cette vision apocalyptique et fataliste. Il parie plutôt sur la clairvoyance ultime et sur la grandeur de l'homme, même si les méchants continueront à se réjouir et les justes à pleurer. Mais sur le fond de leurs observations et de leurs propositions, les deux penseurs sont fort apparentés. Quelles conclusions alors en tirer ? Il faut finalement cultiver l'inconfort perpétuel

et l'alerte funambulesque, entre le désespoir et la béatitude ; il faut travailler à garder une porte ouverte à la lucidité et à la révolte.

Voilà deux penseurs salubres qui sont au meilleur de leur forme critique, qui ont produit deux ouvrages majeurs sur des enjeux cruciaux de notre temps et qu'il convient de lire d'urgence ensemble pour être mieux au fait de ce qui nous attend si nous ne réagissons pas dès maintenant.